

progrès, ces promesses mensongères, impossibles et ridicules de liberté, de fraternité et d'égalité. Certes, s'il est un peuple au monde qui soit libre, dont tous les citoyens soient frères et égaux; autant qu'il est possible de l'être, c'est bien le peuple Canadien-Français. Nous sommes plus libres que ces peuples qui sont esclaves des sociétés secrètes, plus libres que dans ces pays où l'on s'entregorge. Or, ces avantages à la poursuite desquels le monde entier se précipite en vain, qu'est-ce qui nous les a procurés? Notre attachement à l'Eglise, notre fidélité à marcher sur les traces de St. Jean-Baptiste. Ces avantages, ils nous sont assurés pour l'avenir, pour toujours, si à l'avenir, si toujours nous sommes fidèles à l'engagement que nous prenons aujourd'hui, de continuer, comme nos Pères, à rendre témoignage à l'Eglise comme St. Jean-Baptiste à rendu témoignage à Jésus-Christ.

Glorieux St. Jean-Baptiste, prosternés au pieds de vos autels, nous prenons aujourd'hui, pour nous-mêmes, et pour les générations qui viendront après nous, le solennel et irrévocable engagement de venir, chaque année, demander à vos exemples, les leçons dont nous aurons besoin pour nous guider dans notre sublime mission. Toujours, nous marcherons sur vos traces; toujours nous rendrons à l'Eglise de Dieu, comme vous l'avez fait pour Jésus-Christ, le triple témoignage de notre parole, de notre soumission, de notre dévouement. Ah! puisse le Canada ne jamais s'écarter de cette voie! C'est pour lui la voie du devoir, la voie du bonheur, la voie de la gloire.

— 0 —

LA TOUR-BLANCHE.

(Suite et fin.)

Dans le numéro de NOVEMBRE L'AN MIL HUIT CENT SOIXANTE ET TREIZE, nous avons laissé Vargat dans un fiacre avec Béatrice et Rose Papino, que ce trop fameux docteur avait adroitement tirées de la salle de théâtre, au plus fort de l'incendie, dans l'intention de s'en rendre maître et de les faire disparaître. Mais par un heureux effet de la providence, le fiacre en partant, prit la rue où se trouvait la résidence de M. Papino. Tout à coup, dans sa course un peu trop précipitée, elle fut arrêtée par les agents de la police. Alors, comme presque toujours, eut lieu un petit rassemblement de curieux, parmi lesquels se trouva Madame Papino. En apercevant sa mère, Rose porte sa petite tête à la portière et lui crie, Maman, Maman; et en même temps elle pousse Béatrice en lui disant, vite, vite, descendons, voilà Maman: aussitôt elle se précipite par la portière, aide Béatrice à descendre, et volent, toutes les deux, se jeter au cou de Madame Papino. Vargat tout surpris de cette aventure, mais non déconcerté, et dans l'espérance secrète de s'emparer bientôt de Béatrice, se met à raconter, avec un semblant de franchise, le désastre épouvantable qui vient d'arriver, et comment touché du sort qui attendait ces deux charmantes petites filles, il s'était fait un devoir et un bonheur de les arracher au feu et de les conduire chez leurs parents.

Envain, Madame Papino, après l'avoir vivement remercié, voulut l'engager à se rafraichir, Vargat la remercia de sa gracieuse politesse— sous le beau prétexte qu'il voulait retourner immédiatement sur les lieux de l'incendie. Ensuite ayant prit note du numéro de la maison et remettant à Madame Papino une carte qui portait un nom différent du sien, il disparut. Mais au lieu de retourner sur ses pas, comme il l'avait dit, il

se fit conduire à la station du chemin de fer pour se rendre de là dans la ville où il tenait renfermé, dans une maison retirée, le baron de Romilly.

A peine fut-il entré que s'adressant à une vieille femme à qui il l'avait confié, il lui dit brusquement et d'une voix saccadée. Cora, comment va-t-il ?

Il est plus tranquille et plus raisonnable, répliqua, Cora. Il m'a dit hier qu'il ne comprenait pas où il était, ni pourquoi on le renfermait dans une pareille chambre.

Ah ! exclama Vargat, je vais aller lui faire une visite. Il sortit, traversa un corridor long et étroit, puis deux ou trois pièces et arriva devant une espèce de caveau, bâti en brique, avec une ouverture garnie de barreaux, à l'extrémité, près du toit. Cette pièce n'avait pas plus de dix pieds sur huit, et elle avait pour ameublement un monceau de paille. Elle était occupée par un homme, à l'air déjà âgé, amaigri, assis par terre et dont le visage avait encore, malgré tout, une expression de noblesse et de distinction. Il paraissait plongé dans de profondes pensées et s'occupait à tresser de bouts de paille. Vargat frappé par la vue des lignes que la misère avait creusées sur sa figure, eut la pensée de chercher à lui rendre un peu de son intelligence et de lui donner quelques gouttes de contre-poison. Allons, lui dit-il, dressez-vous et levez les yeux sur celui qui peut et veut vous guérir.

Le prisonnier tourna lentement la tête du côté où se tenait Vargat, et fixa sur lui ses yeux sans éclat. Qui êtes-vous donc, cria le prisonnier ?

Je suis venu pour vous voir, murmura-t-il ?

Pour me voir ! pourquoi me voir ! répéta le malheureux d'une voix faible, qui suis-je ? Quel est ce lieu ? dites-moi qui je suis, et pourquoi je suis dans ce caveau ?

Vous ne devinez pas ?

Deviner ! répéta le prisonnier, deviner ! je ne peux pas.

Vargat le contempla pendant quelques minutes, puis sortant de la cellule, il se rendit auprès de la vieille femme dont nous avons parlé, et lui dit : Cora, prépare vite son déjeuner, je veux le lui porter moi-même et lui rendre un peu sa mémoire.

Quand ce repas, d'ailleurs assez léger, fut prêt, Vargat tire de la poche de son paletot une petite trousse, l'ouvre et examine un moment attentivement. Il choisit une petite bouteille, et verse quelques gouttes du liquide qu'elle contenait, dans la tasse de thé que Cora avait préparée : c'était le contre-poison. Tiens, Cora, prends cette petite fiole ; garde-la, pendant que je vais monter en haut : vois-tu, là dedans se trouve la vie et l'intelligence de mon prisonnier. Je l'ai laissé vivre quand j'aurais pu le faire mourir. Je ne désire pas qu'il meure ; au contraire, je serais enchanté de le revoir riche et puissant. Mais c'est là une affaire très-compliquée. Il serait bien difficile de dire ce qui adviendrait si je le produisais et si j'allais dire : voilà le baron de Romilly. L'on pourrait bien me répondre qu'on l'a vu enterrer et ne pas me croire. Mais laissons ça. Tiens, Cora, donne-moi le plateau sur lequel tu as préparé le repas. En arrivant à la cellule, il ouvrit la porte sans bruit, se glissa dans le caveau, sans d'abord attirer l'attention du malheureux prisonnier. Quand celui-ci l'aperçut et vit la nourriture, il s'élança vers lui comme un loup affamé. Vargat, surpris, lui abandonna le plateau sans la moindre résistance, et se rapprochant de la porte, il contempla sa victime dévorant les mets avec une avidité étrange.

Eh bien, lui dit Vargat, allez-vous mieux ? votre mémoire est-elle plus vive ? Regardez-moi, me connaissez-vous ?

Le prisonnier se tourna vers lui et le regarda longtemps.

Rappelez vos souvenirs. Faut-il vous aider ? comment vous ne me connaissez pas ?

Le malheureux passa sa main sur son front, contracta ses sourcils et serra ses lèvres, et ne répondit pas.

Je le vois bien, il faut que je l'aide se dit Vargat à lui-même ; il verse un peu de liqueur et quelques gouttes d'une autre fiole dans la tasse et la présente à son prisonnier, en lui disant ; tenez, avalez ceci, cela vous remettra votre mémoire. A peine l'eut-il avalé que ses yeux semblèrent se dilater et il les fixa sur Vargat.

Attention ! écoutez ! la Tour-Blanche ! cela vous revient-il à l'esprit ?

Mais le prisonnier ne répondit rien.

Hélène ! Hélène de la Roseraie ! Hélène votre charmante nièce !

Le prisonnier ne fit encore aucun signe, ni aucun mouvement.

Et Béatrice ! la jeune et jolie Béatrice, ajouta Vargat, vous en souvenez-vous ? Ne recevant encore aucune réponse, il continua : Eh bien ! reprenons votre mémoire au point où vous l'avez perdue. Voyons ! Ecoutez : La lune brille ; il y a là une étendue de gazon éclairée de ses rayons et tout autour de grands arbres...attention ! voilà un homme qui approche !!

Ha ! hurla le prisonnier avec un accent qui glaça le sang dans les veines de Vargat : Misérable, je te connais à présent ! tu est Rivolat. Lache, assassin, tu as fais feu avant que le mot ait été dit. Tu as perdu le droit de vivre ! Ces derniers mots tremblaient encore sur ses lèvres, qu'il se précipita sur Vargat, et le saisit à la gorge pour l'étrangler. Alors s'engagea une lutte affroyable, car, quoique beaucoup le plus fort, Vargat se trouva avoir le gosier serré avec une telle violence qu'il était presque paralysé : il sentit avec horreur que la respiration lui manquait : ses yeux sortirent de leur orbite, sa langue avança hors de sa bouche ; les veines de son front se gonflèrent ; il entendit un bourdonnement dans ses oreilles, et mille infamies qu'il avait commises durant sa vie lui traversèrent le cerveau. Et puis il ne vit rien, il ne sentit plus rien, il était mort ! étranglé ! Quand Vargat quitta Cora pour aller lui-même porter à son prisonnier sa pitance, cette dernière sortit dans le jardin, en murmurant ; quel horrible vieux pécheur ! quel démon ! quel misérable que ce docteur ! N'est-ce pas du poison qu'il a versé dans la tasse ? Oh ! si j'osais le trahir lui-même et lui faire avaler un peu de cette fiole ! Mais je lui ai vendu ma pauvre vie pour un peu d'argent, argent qu'il a gardé jusqu'au dernier centin ! plut à Dieu que je ne l'eusse jamais connu ce misérable ! pauvre prisonnier, non il t'arrivera pas malheur, je le jure, je te tirerai de ses griffes. Elle retourna à la cuisine, s'assit sur une chaise, et balança son corps machinalement en soupirant et en gémissant. Tout-à-coup elle entend un bruit extraordinaire qui se dirigeait du côté de la cuisine suivi d'un strident éclat de rire. Elle bondit sur ses pieds au moment où la porte s'ouvrait, elle vit devant elle, les cheveux en désordre, l'air hagard et les yeux étincelants, la face qu'elle avait si longtemps soignée.

Il était libre, et son excitation était véritablement effrayante. Il poussa un cri hideux et se précipita dans la cuisine. Cora saisie d'épouvante, s'élança dans le jardin et se mit à courir sans trop savoir où elle allait

Cependant au milieu de sa terreur, elle le vit bondir soudain vers le mur, grimper, atteindre le sommet et disparaître. Alors elle cessa de voir et perdit connaissance. Toutefois, elle ne resta pas longtemps dans cet état, car le froid du gazon sur lequel elle était tombée la ranima bientôt. Elle se leva, regarda vivement autour d'elle, se rappela ce qui était arrivé et retourna vers la maison en chancelant. Elle s'attendait à y rencontrer le docteur Vargat, à le trouver écumant de colère et de rage ; mais en y entrant, elle la trouva horriblement silencieuse.

Elle appelle Vargat par son nom plusieurs fois, mais il n'y eut pas de réponse. Elle élève la voix, mais l'écho seul, lui répondit. Cédant à une impulsion irrésistible, elle se dirige vers la cellule d'où le fou s'était échappé ; elle en trouve la porte toute grande ouverte. Elle s'arrête et écoute, aucun son ne se fait entendre de ce côté ; elle avance timidement la tête et regarde dans l'intérieur. Elle aperçut Vargat étendu sur la paille, les membres horriblement contractés. Elle s'approche et regarde sa figure. Aussitôt elle pousse un cri d'horreur et s'enfuit de la cellule. Jamais elle n'aurait, pensait-elle, imaginé rien de si hideux. En rentrant dans la cuisine, elle se laissa tomber éperdue, sur une chaise. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût rassembler ses pensées, et alors elle se demanda ce qu'elle avait de mieux à faire. Bien convaincue que Vargat était mort, elle arriva promptement à cette conclusion : il faut que je vole au secours de mon pauvre prisonnier ; il faut que je le trouve, je veux le trouver. Elle remonte dans la cellule où gisait le corps du misérable docteur, fouille dans ses poches, s'empare de quelques papiers qu'elle y trouve et d'une somme assez ronde, sans oublier le trousseau des petites fioles. Ensuite, elle se hâte de descendre dans la cuisine, se munit de quelques provisions, et surtout de la fiole que Vargat lui avait laissée en garde avant de monter dans la cellule. Ainsi munie, Cora sort en toute hâte de la maudite maison, et se met à la recherche de son cher pensionnaire. Enfin elle est assez heureuse pour le retrouver sur le bord d'un ruisseau, épuisé de fatigue, couché sur le gazon et profondément endormi. Elle s'assied non loin de lui et attend patiemment qu'il se réveille. Pendant ce temps là, elle cherche la petite fiole qu'elle tâche de bien reconnaître, et verse dans la boisson qu'elle se propose de lui faire prendre, quelques gouttes du contrepoison. A son réveil, elle s'approche doucement de lui et l'invite à prendre avec elle un peu de nourriture. Après cette courte réfection, Cora le détermina à la suivre, en l'assurant qu'elle en aurait tous les soins imaginables. En effet, à peine un mois s'était écoulé que le baron de Romilly, car c'était lui, reprit peu à peu son intelligence, grâce surtout au contrepoison précieux laissé à Cora par Vargat lui-même, et donné avec la plus grande précaution, pour ainsi dire goutte-à-goutte.

Mort du Duc et de la Duchesse de Flamanville.

Disparition de Rivolat.

La voiture qui avait conduit Hélène et Rivolat, du théâtre à l'hôtel du duc de Flamanville, était à peine repartie que le duc lui-même y arrivait, porté sur un matelas, tout couvert de sang et également sans mouvement et sans connaissance. Tandis qu'on le transportait dans ses appartements, soudain la duchesse se relève en sursaut, reconnaît son mari, pousse un grand cri et retombe dans une insensibilité pire que la première.

Plusieurs des plus habiles médecins les entourèrent, leur prodiguèrent toutes sortes de soins, mais tout fut inutile. Le duc succomba le premier à ses blessures et mourut le second jour, sans avoir repris connaissance.

La duchesse revint un peu de son long évanouissement et elle se mit à parler, mais avec incohérence, disant dans ses divagations les choses les plus incroyables. Madame Rivolat, avertie par son fils du triste accident arrivé à la duchesse, se hâta d'acourir auprès d'elle. Madame Rivolat n'était pas femme à faire montre de ses impressions; mais elle eût froid au cœur, quand ses yeux se portèrent sur Hélène qui était couchée, la tête soutenue par une pile d'oreillers. Il n'y avait pas la moindre apparence de couleur sur ses joues, elle était plus blanche que les oreillers et les dentelles sur lesquels elle reposait. Ses longs cheveux, dénoués, tombaient sur ses tempes, sur son cou et sur ses épaules, et ajoutaient à l'expression de ses traits. Mais c'étaient surtout ses yeux qui étaient effroyants à voir. Ils paraissaient plus noirs que d'habitude, ils brillaient d'un éclat qu'on aurait dit surnaturel, en se portant lentement de droite à gauche, et de gauche à droite, comme si elle eut voulu suivre les mouvements de quelque objet. Tout le reste de son corps était immobile; ses yeux continuaient leur mouvement avec une horrible régularité.

Depuis combien de temps est-elle comme cela? demanda le médecin, à voix basse, à la garde malade.

Depuis quelques heures, répondit celle-ci. Peu après votre sortie, elle a eu l'air de s'endormir; mais elle a ouvert soudainement les yeux, en poussant un cri effroyable, et puis elle s'est mise à regarder comme elle fait en ce moment.

A-t-elle parlé demanda le docteur.

Quelque fois seulement. Je crois qu'elle s'imagine qu'elle voit une jolie petite fille avec des cheveux d'or, et elle lui a parlé une ou deux fois.

Le médecin secoua la tête et murmura: elle a un air que je n'aime pas. Ceci est très-sérieux; il y a dans son esprit quelque chose de très-grave.

Béatrice! s'écria tout-à-coup Hélène d'un ton de supplication qui fit tressaillir tout le monde, Béatrice parle-moi! On m'a trompée de la façon la plus horrible! parle-moi! réponds-moi! je te rendrai tout! tout!... Si seulement tu veux me parler. Je ne garderai rien; mais, je t'en supplie, parle-moi, chère petite cousine! je te reconnais! tu es vivante! tu n'es pas morte! Non, non, tu n'es pas morte!! Je ne t'ai pas noyée! non, non, Béatrice je ne t'ai pas noyée! Quoi! pas un mot, pas un sourire pour ta pauvre cousine Hélène! Elle ne parlera pas! Ses regards me glacent le sang!

Elle cessa de parler, mais ses yeux continuèrent leur mouvement lent et régulier.

Le médecin la regarda quelques minutes avec anxiété; ensuite se tournant vers la mère de M. Rivolat qui se trouvait là, Madame lui dit le docteur, voyons si la duchesse vous reconnaîtra, et il la fit placer dans une position où elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'Hélène.

Il n'y avait pas une minute qu'elle était à cette place, quand les yeux de la duchesse tombèrent sur elle, et, cessant leur mouvement, devinrent fixes. Tout d'abord ils exprimèrent comme une interrogation, et puis, ils brillèrent d'un éclat sauvage. Les mâchoires rigides, et d'un ton guttural, elle dit, en indiquant l'endroit où elle avait tenu ses yeux fixes: Venez-vous pour me tourmenter, vous aussi? Vous que j'ai épargnée à

cause de lui ! Femme ! regardez...là...là...! Voyez-vous cette enfant plus blanche que la neige, plus pâle que la mort ? Voyez, comme elle me regarde tristement ! Elle me glace jusqu'au cœur, non ce n'est pas moi qui l'ai noyée ; c'est vous, vous, Madame Rivolat ! Voyez, elle glisse dans cette mare profonde, pour y cueillir un lis qu'elle veut m'apporter ! Sauvez-la ! Retenez-la ! voyez...elle tombe....ha ! un cri perçant s'échappa de ses lèvres, et elle essaya de sauter à bas du lit, comme si elle eût voulu sauver d'un péril quelque objet imaginaire ; mais elle retomba avant d'avoir pu accomplir son intention, en proie à de fortes convulsions.

A ce moment la Duchesse Douairière de Flamanville entra dans la chambre, en vêtement de voyage, et madame Rivolat, au même instant, tomba sur le parquet sans connaissance. Quand elle revint à elle, elle était dans une voiture, soutenue dans les bras d'une vieille femme, qui lui baignait les tempes avec de l'eau et de vinaigre. Pendant plusieurs minutes, elle ne vit que la figure d'Hélène qui, pareille à celle de Méduse, semblait la poursuivre. En recouvrant ses forces, elle se rendit compte de sa situation, et elle reconnut aux maisons devant lesquelles elle passait qu'elle approchait de l'endroit où elle demeurait. Elle ne pouvait comprendre comment il en était ainsi. Questionnée par elle, la vieille femme répondit qu'elle la reconduisait chez elle, par ordre de la Duchesse Douairière, qui l'avait chargée de lui dire que les domestiques de l'hôtel avaient ordre de ne jamais la laisser entrer ; et elle ajouta, il paraît que la douairière a entendu, de l'appartement voisin, les diverses apostrophes qu'Hélène dans son délire a adressées à Béatrice et à vous-même.

Hélène était retombée dans une prostration très-alarmante. En vain les médecins eurent recours à tous les secrets de leur art, rien ne put vaincre la fièvre cérébrale qui se déclara, et la Duchesse mourut trois jours après le décès du Duc son mari.

La Duchesse douairière de Flamanville fit transporter leurs corps pour être inhumés dans le caveau de la chapelle du château.

Cependant Rivolat apprit de sa mère la défense qu'avaient reçu les serviteurs du château de la laisser entrer. Cette nouvelle et la certitude qu'il avait de l'existence de Béatrice de Romilly le jetèrent dans une profonde inquiétude. D'autre part, la pensée de l'assassinat qu'il avait commis sur la personne du Baron de Romilly le poursuivait partout. Et puis Vargat, qu'il croyait encore en vie, ne pourrait-il pas le trahir ! Et qui sait si quelqu'un ne l'aurait pas vu !! Bref, Rivolat résolut de sortir de France et partit très-secrètement pour un pays étranger, où il changea de nom ; et il fit si bien qu'il dépista toujours les plus fins limiers de la police.

Quant à Vergat que nous avons laissé mort dans la cellule même de son prisonnier, il fut découvert quelque jours après la scène que nous avons décrite. Les voisins de cette habitation assez mal famée, étonnés de ne plus entendre les vociférations que, chaque nuit, poussait le fou qui y était renfermé, et ne voyant plus sortir la pauvre femme gardienne, firent part de leur soupçon aux magistrats du lieu. En conséquence de ce rapport, des agents de police y furent expédiés, et après une recherche assez minutieuse, ils trouvèrent le cadavre d'un mort qu'ils prirent pour celui du fou lui-même.

Cependant Cora, pleinement dévouée à son cher pensionnaire, lui fit reprendre ses forces et son intelligence, en en prenant le plus grand soin, en cherchant à le distraire, et en lui faisant prendre, le soir quelques gouttes de

contre-poison. Peu à peu M. le baron de Romilly reprit sa mémoire et put lui faire connaître son nom.

Dès que Cora s'aperçut que le baron de Romilly allait mieux et qu'il commençait à retrouver un peu de son intelligence, elle expédia une personne de confiance et intelligente, à la Tour-Blanche, pour savoir s'il était prudent de donner avis de l'existence et de l'état du Baron. Celle-ci n'était pas encore arrivée à la Tour-Blanche qu'elle eut occasion d'apprendre la mort du Duc et de la Duchesse de Flamanville et l'apparition de Raoul et de Béatrice de Romilly, et que la plus profonde désolation régnait dans le château depuis la nouvelle de la fin si tragique du Duc et de la Duchesse de Flamanville. Alors renonçant à se rendre à la Tour-Blanche, elle retourne en toute hâte vers Cora, à qui elle raconte tout ce qu'elle a appris ; et il est décidé que sous peu de jours, M. Velours ira jusqu'à la Tour-Blanche pour faire savoir que M. le Baron de Romilly vivait encore, mais que la prudence demandait que son retour ne fut pas précipité, qu'en attendant on préparerait le château, surtout les appartements du Baron comme ils étaient avant sa disparition. M. Velours devait aussi faire connaître comment le baron avait été frappé par Rivolat, et comment le docteur Vargat lui avait fait perdre la mémoire, l'intelligence, et comment on avait eu le bonheur de lui faire retrouver un peu l'un et l'autre, et qu'on avait tout lieu d'espérer les lui faire retrouver complètement : mais qu'il ne fallait pas aller trop vite, mais user de beaucoup de ménagement. Il fut convenu aussi qu'on le recevrait, sans doute, avec joie, mais qu'on se conduirait à son égard, comme s'il arrivait d'un voyage ordinaire.

Cependant le Baron lui-même commença bientôt à parler d'Hélène, de Béatrice et de Raoul, et témoigna le désir de se rendre bien vite à la Tour-Blanche.

Nous laissons à nos lecteurs à s'imaginer la joie de ses anciens amis, de ses vieux serviteurs et en particulier de Béatrice et de Raoul, quand ils purent embrasser le Baron. Le bonheur et la joie qu'il éprouva en se voyant au milieu d'eux lui rendirent bientôt sa première intelligence et toute sa mémoire. On lui proposa d'envoyer Béatrice dans quelque maison de pension recommandable, et Raoul dans un Collège pour recevoir une éducation complète et convenable. Mais le Baron de Romilly ne voulut plus se séparer de sa fille bien aimée, et de son cher neveu ; il choisit donc un précepteur habile et religieux pour faire l'éducation de ce dernier, et donna à Béatrice une institutrice des plus capables et des plus recommandables sous tous les rapports.

Quand leur éducation fut achevée, le Baron de Romilly manifesta à son neveu le vif désir qu'il nourrissait, depuis longtemps, de se l'attacher pour toujours et de lui offrir la main de sa cousine. Raoul aimait sincèrement Béatrice et avait pour elle la plus haute estime : mais il s'était montré constamment à son égard comme si elle avait été sa véritable sœur ; toujours digne, noble, réservé, d'une affabilité exquise avec elle, mais jamais la moindre familiarité tant soit peu déplacée.

A cette ouverture si gracieuse de la part de son oncle et si avantageuse pour lui, Raoul répondit : mon cher oncle, je vous dois tout, vous m'avez servi de père et du meilleur des pères : votre volonté est la mienne, vos désirs sont mes désirs. Je ne forme qu'un vœu en ce moment, c'est que Béatrice elle-même partage vos sentiments, veuillez bien le lui proposer.

Le lendemain matin, Béatrice et Raoul frappent à la porte de la chambre du Baron pour lui souhaiter sa fête et lui demander sa bénédiction paternelle. Pendant qu'ils étaient à genoux, à ses pieds, pour la recevoir; oui, mes chers et bien aimés enfants, que Dieu vous bénisse! vivez longues années, aimez-vous toujours, servez Dieu fidèlement et ne vous séparez plus de moi qu'à la mort. Vous connaissez mes intentions sur votre avenir. Je connais votre affection mutuelle et vraiment sincère: préparez-vous, comme il convient à de dignes chrétiens, à recevoir bientôt le sacrement qui doit sanctifier votre union, et me rendre désormais heureux, en me voyant vraiment revivre en vous, et dans les chers enfants qu'il plaira à Dieu, j'espère, de vous donner.

Quelques semaines après Raoul et Béatrice s'acheminaient vers la chapelle de La Tour-Blanche, accompagnés de quelques parents et amis. Le cortège très-honorable, quoique très-modeste, s'avança jusqu'au pied des autels où l'attendait, assis sur son trône, le vénérable Evêque du diocèse qui avait voulu présider lui-même à la solennité.

Lorsque le moment fut arrivé, l'Evêque officiant s'avança vers les jeunes époux, agenouillés tous deux devant lui; Raoul présenta la main à son épouse, en lui adressant un doux sourire, lorsque l'instant fut arrivé. La jeune vierge Béatrice l'imita avec une grâce parfaite et en baissant les yeux. L'évêque les bénit par un signe de croix, et les deux époux apparurent à genoux et les mains réunies en signe de foi. On entendit alors parmi l'assemblée un léger murmure de contentement. Il ne restait plus à accomplir que le rite du couronnement alors en usage. Le vénérable évêque, s'étant assis sur son trône, demanda les guirlandes d'olivier, ornées de pierreries, qui se trouvaient sur un riche plateau, près de l'autel; il bénit les deux couronnes, et, les tenant chacune dans une main, il parla ainsi:

“Mes bien chers enfants, vous voici arrivés au cérémonial du couronnement. Oui, après des tourments et des tribulations sans nombre, et disons-le pour l'édification de tous ceux qui sont ici, après avoir donné de nombreux exemples de vertu, vous voici arrivés à la couronne. Savez-vous ce qu'elle signifie? Elle indique la récompense accordée à une candeur immaculée, que le chrétien apporte au pied de l'autel du Seigneur, pour la confier à la garde aimante d'un compagnon fidèle. Cette couronne sied bien à nos têtes chrétiennes: La feuille d'olivier nous rappelle l'onction de l'Esprit-Saint, par laquelle nous devenons de véritables membres de Jésus-Christ. Vous y avez ajouté de nombreuses pierres précieuses et resplendissantes. Eh bien! faites en sorte que cet augure soit heureux, qu'il orne votre vie conjugale des bijoux resplendissants de toutes les vertus de la famille: maintenez-vous réciproquement dans toute la pureté de la foi, dans l'ardeur de la charité envers Dieu, notre père commun, envers vos frères! Que l'aumône embellisse le seuil de votre maison: que la veuve et l'orphelin, le pèlerin et le mendiant le trouvent toujours accessible; que la prière en commun parfume toutes les chambres de votre demeure, comme un encens de suave odeur; que la piété soit la parure du moindre réduit, afin que les anges du Seigneur puissent y descendre sans la moindre répugnance, à toute heure du jour et de la nuit, pour y trouver une sereine image du paradis.

“Il est de mon devoir de vous rappeler, pardessus toute chose, l'affection pure et sainte dont vous devez toujours être animés l'un pour l'autre.

Mon fils bien cher, reçois devant cet autel cette pure jeune fille, comme si Jésus-Christ te la présentait de sa main divine, en te la recommandant ; aime-la comme il aime son Eglise, d'une affection pure, constante, parfaite. Et toi, ma douce enfant, n'oublie jamais que tu dois aimer le compagnon de ta vie d'une affection tout à fait semblable, unie à une soumission aimable, comme l'Eglise aime son céleste Epoux d'un amour obéissant et respectueux.

“ Je le sais, vous vous aimez ainsi, et vos mains se sont unies en signe d'une affection aussi sainte, aussi pure. Pendant que vous les réunissiez, je les plaçais dans la main du Seigneur. Ne repoussez jamais cette main divine, en quelque lieu qu'elle daigne vous conduire ; Dieu vous mènera, l'un et l'autre au ciel, à travers la joie et la douleur, les allégresses et les tribulations. En prononçant ces mots, les lèvres du vieillard tremblèrent, et une larme perla sous sa paupière.

“ Je vous y verrai, je l'espère, plus respendissants qu'ici-bas, et portant l'immortelle couronne qui, de toute éternité, est destinée aux saints époux. Que celles que je tiens à la main, consacrées par les prières célestes, qu'ici-bas soient le gage de la couronne qui ne périra jamais : je les dépose avec confiance sur vos têtes.”

A ces mots, il couronna les nouveaux époux et fit sur eux le signe de la croix : le rite sacré était achevé. Tout les assistants, et surtout le baron de Romilly, se sentirent doucement émus, jusqu'au fond de l'âme, par la voix sympathique du vénérable vieillard : les mouchoirs, les voiles servaient à essuyer les larmes silencieuses qui mouillaient les paupières des assistants.

Les époux, la tête couronnée, et se tenant par la main, quittèrent la chapelle et rentrèrent dans la salle de réception. Dès l'arrivée, tous les conviés firent entendre des cris de réjouissance et de félicitations. La jeune épouse surtout ne pouvait se dérober aux empressements et aux caresses de la partie féminine de la réunion, qui la comblait de marques d'amitié. Le baron de Romilly était au comble de la joie et pleurait d'attendrissement ; il paraissait rajeuni, et le bonheur le mettait presque hors de lui-même. Ses yeux ne pouvait quitter sa chère fille et Raoul. Mais il n'oubliait pas pour cela ses devoirs envers les invités.

Les jeunes époux de concert avec M. le Baron, avaient donné des ordres pour qu'on dressa des tables pour les pauvres, dans le vestibule et sous les arbres des avenues qui conduisaient à la maison. Béatrice avait voulu placer elle-même, dans de jolies corbeilles, des mets abondants et délicats, qu'elle envoya en toute hâte dans de pauvres demeures, où vivaient tristement plusieurs malheureuses familles, qu'elle assistait depuis longtemps, du consentement de son père, avec la plus douce et tendre charité.

Raoul après avoir gracieusement accueilli les félicitations qu'on lui adressait et laissé passer le premier élan des congratulations amicales, fit un léger signe à sa femme, et s'écartant avec elle de la foule qui les entourait, il lui dit.

Ma chère Béatrice, tu sais jusqu'à quel point notre vénérable Evêque nous a montré de l'intérêt ; tu sais qu'il a daigné s'offrir lui-même à cette fête de notre hymen, allons bien vite avec M. le Baron, nous présenter à lui, avant qu'il vienne lui-même à nous ; allons le remercier des bienveillantes paroles qu'il vient de nous dire à l'autel.

Sur le point de partir et avant de monter dans la voiture, le vénérable et digne évêque les bénit de nouveau et leur adressa ces paroles : *allez en paix, mes chers enfants, allez en paix; je sais que vous serez heureux!* et ces paroles, prononcées d'un ton presque prophétique, ne se trouvèrent jamais démenties.

FIN

MONSIGNORE RONCETTI A NOTRE DAME.

8 Juillet, 1875.

La soirée de bienvenue donnée à Monsignore Roncetti, au Gesù, avait été grandiose; la grande démonstration qui a eu lieu à Notre-Dame en l'honneur du délégué de Notre Saint-Père le Pape, n'a pas été moins belle. L'église avait été ornée pour la réception de l'illustre visiteur. Au-dessus de la grande porte d'entrée, on avait placé une longue banderole blanche, sur laquelle se détachaient les armes de Pie IX. Le maître-autel, comme aux jours des grandes solennités religieuses, étincelait de mille feux. La magnifique niche qui renferme la Madone de l'Immaculée-Conception, don généreux de Sa Sainteté, était entourée d'oriflammes de diverses couleurs et surmontée de l'étendard pontifical.

Le lieu saint était rempli de fidèles.

L'envoyé du Saint-Père fit son entrée à six heures et demie, ayant à ses côtés le Rév. M. Baile, Supérieur du Séminaire, et le Rév. M. Giband. Tous les Messieurs du Séminaire et un très-grand nombre de membres du clergé lui faisaient escorte.

Parmi ces Messieurs on remarquait Mgr. Desautels, M. le chan. E. Moreau, M. l'abbé Verreau, principal de l'École Normale. M. l'abbé A. Valois, M. Labelle C. de St. Jérôme, M. l'abbé Papineau du Séminaire de Québec.

Lorsque Monsignore Roncetti eût pris place sur le trône qui lui avait été préparé, M. le curé de Notre-Dame, le Rév. M. Rousselot, monta en chaire et lut l'adresse suivante :

“ Monsignore, les prêtres de St. Sulpice et les fidèles confiés à leurs soins dans Ville-Marie, s'estiment très-heureux et très-honorés de recevoir en ce moment votre visite. Ils voient en vous, Monseigneur, un délégué et un représentant de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, dont le règne si fécond en grandes choses, leur semble devoir briller à jamais d'un éclat incomparable, dans les futures annales de l'histoire. Tous sont heureux de pouvoir vous déclarer hautement ici, qu'ils aiment à reconnaître, en LUI, le Successeur de Saint-Pierre, avec tous ses pouvoirs et toutes ses prérogatives, mais en particulier celle de son Infaillibilité; qu'ils ont pour sa personne sacrée, le vénération la plus profonde, l'amour le plus filial, le dévouement le plus parfait, et qu'ils conservent de ses nombreux bienfaits un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Entre les dons qu'ils ont reçus de sa bonté paternelle, il en est un dont ils ont été particulièrement touchés. Vous savez, Monseigneur, comment le 5 août, 1872, deux prêtres de St. Sulpice de Montréal étant à Rome, et ayant eu l'insigne honneur d'une audience privée, Sa Sainteté, après les avoir comblés de faveurs, leur a fait le don si précieux de cette gracieuse et belle statue de l'Immaculée Conception. La colonne de marbre magnifique qui la porte, la petite croix d'or avec son cordon